

## Extraits de biographies

*« Lorsqu'Hélène sortit de la case, le ciel était étrangement calme, la rue déserte. Le feuillage des palmiers curieusement était figé. Pas la moindre brise pour faire frémir les feuilles des arbres à pain. Les cris des enfants, qui généralement se chamaillaient devant la porte des voisins, manquaient curieusement. Les poules n'étaient pas dans le jardin. Même les chiens, qui habituellement traînaient sur les trottoirs, la truffe au sol, en quête de quelque poubelle à piller, avaient disparu. Les portes et les battants des habitations étaient fermés. En remontant la rue, Hélène remarqua que les volets de certaines maisons avaient même été renforcés par des planches, cloutées en travers. On avait pris soin aussi de débarrasser les appuis des fenêtres de leurs pots de fleurs, les objets qui traînaient ici ou là autour des habitations.*

*On eût dit ce jour-là que la ville de Fort-de-France était en état de siège. La peur au ventre, ses habitants se terraient, attendant un ennemi invisible qui allait frapper d'un instant à l'autre et contre lequel il était inutile de lutter. Hélène était inquiète. L'atmosphère empreinte d'une lourde angoisse étreignait la ville et accélérait le rythme de son cœur. Lorsqu'elle arriva chez maman Fifi, elle cogna plusieurs fois contre le battant. Elle entendit que de l'autre côté, on déplaçait des objets puis la porte s'ouvrit.*

*- C'est Marie ? interrogea simplement la vieille femme.*

*La fillette hocha la tête et attendit. Quelques minutes plus tard, elles se précipitaient toutes deux vers la case d'Hélène. Boisnoir retira rapidement les planches qui temporairement protégeaient l'habitation habituellement ouverte à tous les vents. Maman Fifi se pressa vers la chambre dans laquelle Marie avait commencé seule le travail. Au moment où elle perdait les eaux, le déluge s'abattait sur Fort-de-France. Le sifflement du vent sur les toitures de tôle, sur les troncs des palmiers qu'il couchait en passant, couvrait les cris de Marie. Une des planches qui calfeutrait une fenêtre céda et le vent balaya tous les objets sur la table. Pendant que Boisnoir, à moitié ivre, s'évertuait à refermer, Fifi m'aidait à venir au monde. Édith, la tornade qui dehors faisait rage, me prêta un peu de son souffle et je poussai mon premier cri.*

*C'était en 1963, alors qu'Édith dévastait la Martinique, je hurlais à pleins poumons ma fureur de vivre. Édith fut l'un des plus violents ouragans du 20ème siècle dans les Antilles. Je suis née de l'œil du cyclone qui m'a abandonnée en passant, dans une case miteuse, à une douloureuse destinée. »*

« Edith 63 », Gildas Chevalier

*« Avant de monter sur la bicyclette de Rosita, j'étais restée longuement en admiration devant les prouesses qu'elle avait exécutées devant moi pour m'expliquer la façon de faire. Elle maniait son engin avec une telle dextérité que je ne m'imaginai pas un instant être capable d'en faire autant un jour. En effet, elle slalomait entre les plots de béton disposés tout au bord du parking pour empêcher les voitures de passer n'importe où. Elle arrivait à rester une éternité immobile, debout sur les pédales, sans mettre un pied à terre, conservant comme par magie un équilibre parfait. Puis elle se mettait à pédaler vivement, prenait de la vitesse et freinait brusquement en posant un pied sur le sol. D'un violent coup de rein, elle faisait alors faire un demi-tour à la bicyclette dont la roue arrière laissait une longue traînée sur le gravier.*

*Évidemment, lorsque je me décidai à monter sur l'engin, je ne parvins pas même à faire deux tours de pédales sans être obligée de mettre un pied à terre. Rosita vint donc s'installer debout derrière moi. Ainsi, tenant fermement la selle d'une main et le guidon de*

*l'autre, elle me permit de faire quelques mètres sans tomber. J'avais un peu honte de me faire assister de la sorte, mais en même temps, j'étais déterminée à apprendre. Je voyais bien que cela ne serait pas chose facile, qu'il allait falloir de la volonté pour y parvenir, mais déjà j'étais d'un tempérament opiniâtre. Les mauvais traitements de Boisnoir m'avaient forgé un caractère de battante et lorsque Rosita lâcha le guidon, je sus que j'y arriverais. Un peu plus tard, l'air de rien, elle retira sa main de la selle. Je ne m'en rendis pas compte immédiatement, car elle était restée derrière moi. Mais quand je compris que je tenais seule en équilibre, je fus submergée par une joie intense.*

*C'était comme si d'un seul coup je venais d'acquérir une certaine forme d'indépendance. J'avais subitement l'impression que rien ni personne ne pouvait plus me retenir. J'étais libre d'aller tout là-bas, loin devant, comme poussée par le vent. J'entendais les encouragements de Rosita qui peu à peu s'éloignaient. Au fur et à mesure que je prenais de l'assurance, j'appuyais un peu plus sur les pédales. Au bout d'un certain temps, la vitesse à laquelle je roulais devint incroyable. Les plots de béton sur le côté défilaient à une allure vertigineuse. Le vent sifflait dans mes oreilles. Mon cœur battait la chamade. Mon souffle aussi s'était accéléré et je buvais l'air, comme si je respirais pour la première fois.*

*C'était merveilleux !*

*Alors, ivre de liberté, je me mis à hurler, de toute la force de mes poumons. Un cri sauvage sortit de ma gorge. J'étais vivante. J'étais heureuse. Le monde entier m'appartenait.*

*Je venais de naître !*

*Et puis, je vis le bout du parking et je n'eus pas même le temps d'avoir peur. Il y avait un arbre, un muret de pierre et l'entrée d'un terrain vague. Je ne sais plus très bien ce qui est arrivé, mais je me suis retrouvée par terre. La bicyclette a poursuivi sa course encore un peu, seule, avant de se coucher sur le côté. Je me suis relevée aussitôt. J'étais un peu fourbue, mais je n'avais rien de cassé. Rosita est arrivée en courant. Je craignais un moment qu'elle se mît en colère mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle se mit à rire. La roue avant de la bicyclette tournait encore. Jaloux sans doute, le soleil chatoyait sur les rayons métalliques qui dispersaient des éclats dorés autour de nous. Alors, je me dirigeai vers le vélo, le remis sur roues et remontai en selle.*

*Il ne faut jamais rester sur un échec. »*

« Edith 63 », Gildas Chevalier

*« On charruait ce que l'on pouvait, avec des bêtes, c'est-à-dire lentement. Quand un attelage avait fait trente à trente-cinq aller-retour dans une matinée, sur une parcelle de deux cents mètres de longueur, il avait bien travaillé. Il faut imaginer le pas lourd du laboureur, avec la terre qui lui colle aux semelles comme si elle voulait le garder en son sein. La relation entre l'homme, la terre et la bête d'attelage était physique, fusionnelle. Ils étaient soudés pour une communion hors du temps, Sainte Trinité s'unissant pour offrir à l'humanité son pain quotidien.*

*Quand les cloches de l'église de Saint-Créspin sonnaient l'angélus, on rentrait à la ferme. Il fallait encore déteiler l'animal, l'essuyer et le couvrir afin qu'il ne prît froid. Puis on le nourrissait, on l'abreuvait, on prenait soin de cette bête dont on ne pouvait se passer. Enfin, on se retrouvait autour de la table, nombreux, fatigués mais joyeux, habités par le sentiment merveilleux d'avoir exécuté une noble tâche. Le plaisir d'avoir créé. Lorsqu'il faisait chaud, on faisait une sieste après manger, pour retourner aux champs aux alentours de seize heures. Alors reprenait la marche laborieuse, déterminée et fière jusqu'au souper.*

*Nous vivions au rythme du soleil, des saisons, en respectant les outils que la providence avait mis entre nos mains, la terre, les bêtes et aussi, peut-être le plus important, notre corps qui nous permettait de marcher, de construire l'avenir. La terre qu'on nous*

*confiait était vivante, on en prenait soin. C'était alors un devoir que de la rendre à son fils dans le même état qu'on l'avait reçue et même mieux si possible. »*

« Le temps des labours », Gildas Chevalier

*« C'est en effeuillant la marguerite du temps que je vous aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie et pour l'éternité.*

*Là où je suis, il n'y a ni passé ni futur, mais seulement cet instant où JE SUIS, présente dans votre âme, infusant l'amour dans votre cœur, ici et maintenant. Par delà l'espace et en dehors du temps, je suis en vous, vous êtes en moi et rien ni personne, aucune loi de l'Univers jamais ne pourra nous séparer.*

*Nous fûmes liés par la chair et par le sang mais cela n'est pas l'essentiel. Ce qui nous unit était là avant moi, avant vous et le sera encore bien après. Nous sommes tous, en ce monde, les cellules d'un même corps, interdépendantes. Nous naissons, j'en suis persuadée, avec cette connaissance et puis nous oublions.*

*La vie est un miroir aux alouettes qui reflète nos désirs, nos pensées, et toutes les expériences que nous faisons. Au fil des années, nous finissons par ne voir que cela et, pire encore, nous nous identifions à ce que nous croyons être et qui n'est en vérité qu'une illusion. Alors, on devient ceci ou cela. D'aucuns seront arrogants, d'autres fiers ou aigris, égoïstes, paresseux ou agressifs. Chacun portera ses défauts comme sa croix, accusant tel ou tel autre, les circonstances ou le destin.*

*« C'est la faute à pas de chance.*

*S'il ne m'avait pas fait ceci ou cela, je n'agisais pas aujourd'hui de telle ou telle manière.*

*J'aurais dû habiter ici plutôt que là...*

*Si j'avais eu de l'argent, tout aurait été différent. »*

*Peut-être, mais peut-être pas. »*

« Que la paix soit avec vous », Gildas Chevalier